



HAL
open science

Pour une recherche interculturelle de “ taille humaine ” : entretien entre Fred Dervin & Marc Debono

Fred Dervin, Marc Debono

► To cite this version:

Fred Dervin, Marc Debono. Pour une recherche interculturelle de “ taille humaine ” : entretien entre Fred Dervin & Marc Debono. *Quelles recherches qualitatives en sciences humaines. Approches interdisciplinaires de la diversité*, L'Harmattan, Coll. Espaces Discursifs, pp.87-108, 2012. hal-01376838

HAL Id: hal-01376838

<https://hal.science/hal-01376838>

Submitted on 10 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DEBONO, M. et DERVIN, F. (2012), « Pour une recherche interculturelle de 'taille humaine' : entretien entre Fred Dervin & Marc Debono », In : GOÏ, C. (éd.), *Quelles recherches qualitatives en SHS. Approches interdisciplinaires de la diversité*, Paris : L'Harmattan, coll. Espaces Discursifs, pp. 87-108.

Pour une recherche interculturelle de « taille humaine »¹ : entretien entre Fred Dervin & Marc Debono

L'étude des phénomènes dits « interculturels » est multiforme, controversée et dorénavant amplement questionnée (Alaoui, 2010 ; Barbot & Dervin, 2011 ; Blanchet & Coste, 2010 ; Carignan et al., 2010 ; Dervin, 2010). Pour certains chercheurs (tels les anthropologues), l'interculturel est un phénomène qui se décrit comme toute autre situation de rencontres entre « humains » alors que pour d'autres c'est un concept opératoire qui permet d'étudier les individus issus de « pays différents ». C'est dans cette dernière approche que Fred Dervin et Marc Debono se situent. Issus tous les deux des Sciences du Langage et de la Didactique des Langues, mais se positionnant dans une interdisciplinarité, ils s'interrogent dans cet entretien sur le concept d'interculturel ainsi que sur ses aspects théoriques, méthodologiques et didactiques, suggérant une approche dynamique, herméneutique s'éloignant du culturalisme.

Fred Dervin : Pour commencer, je propose de revenir un peu sur nos parcours, car il est important de montrer qu'en tant que chercheurs nos propres expériences personnelles ne peuvent être sans influence sur nos travaux et surtout sur les orientations théoriques et méthodologiques que nous adoptons. C'est à travers ma carrière d'enseignant de langues, mais aussi de chercheur dans différents pays que j'ai commencé à m'intéresser à ce concept et surtout aux manières de le travailler. Mes expériences familiales se situent également largement dans de « l'interculturel ». Je me souviens qu'étant petit, j'étais entouré de discours différentialistes et culturalistes sur le Soi et l'Autre, qui me blessaient. C'est peut-être en réaction à cela que j'ai voulu rapidement trouver une autre façon de « comprendre » l'Altérité (la mienne incluse), au-delà du figement, de la manipulation des identités. Au début, j'étais frustré (comme la plupart des jeunes chercheurs) et perdu totalement d'une part au niveau théorique (la littérature était une véritable jungle, entre les mondes « anglophones » et « francophones », cf. par exemple Ogay, 2001) et d'autre part méthodologique. Il faut dire d'ailleurs que de ce dernier point de vue peu de choses ont changé... J'ai aussi eu une période courte de culturalisme (la culture

¹ Clin d'œil à l'ouvrage d'Alban Bensa (2010), *Après Lévi-Strauss, pour une anthropologie à taille humaine*.

comme explication des phénomènes de rencontres) dans mon parcours. Quand je relis mes travaux du début, il est clair que je suis aussi souvent dans la contradiction : les idées s'opposaient, les méthodes d'analyse ne tenaient pas la route. Toutefois les concepts de base (culture, identité, communication, etc.) sont déjà critiqués dans leurs versions figées. Ce sont surtout les travaux de Martine Abdallah-Pretceille, mais aussi l'anthropologie des mondes contemporains (Augé, Agier, Balandier, Bensa, Hannerz, Eriksen, Pieterse, Wikan...), la sociologie de la postmodernité (Bauman, Maffesoli, Wimmer...) et plus récemment la psychologie sociale (autour d'Irena Markóva à Stirling en Écosse) qui m'ont permis de construire un cadre théorique et d'analyse « cohérents ». L'analyse des discours proposée par certains chercheurs francophones (Benveniste, Ducrot, Kerbrat-Orecchioni, Maingueneau, Paveau...) m'a aussi beaucoup inspiré. On le verra plus tard, cette « cohérence » me pose néanmoins de nombreux problèmes. Martine M. Abdallah-Pretceille (2003) est la seule – peut-être avec Adrian Holliday (2010) de l'Université de Kent en Angleterre – qui a un discours peu ambigu contre le culturalisme et qui soutient depuis le début un interculturel qui s'oriente davantage vers un « simple » humanisme. Leurs approches ne sont pas non plus sans poser de problèmes... On trouve chez Holliday notamment une sorte de discours souvent déontique qui tombe dans un idéalisme de la rencontre sans figements... Il n'est pas étonnant d'ailleurs que ses travaux soient peu cités dans la didactique des langues étrangères en anglais et que les écrits beaucoup plus flous de M. Byram ou C. Kramsch, qui plaident à mon avis pour un interculturel « mou », soient omniprésents.

Marc Debono : Pour moi aussi l'expérience à l'étranger a compté : ma découverte de l'altérité chinoise, par différents « canaux », m'a donné envie de complexifier le culturalisme réducteur hérité des courants orientalistes des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, que j'entendais ici et là chez les personnes rencontrées sur place. La découverte des travaux de F. Jullien, et des débats qu'ils suscitent dans le domaine de la sinologie, m'a beaucoup stimulé : la « sur-altérisation » relativiste de la Chine que certains sinologues lui reprochent fait écho aux débats que peuvent susciter les approches herméneutiques, constructivistes et réflexives, dans mes domaines de recherche (sciences du langage et droit).

D'autres expériences ont compté, et mes questionnements sur le « culturel » sont plus anciens. J'irais jusqu'à parler d'une « tentation relativiste », qui s'est, lors d'une formation initiale de juriste, traduite par une problématisation du caractère « universel » des diverses institutions juridiques « supra-nationales » que j'étudiais (ONU, UE, GATT, Droit humanitaire, etc.), problématisation encouragée par des échanges avec mes comparses étudiants étrangers. Découverte lors de mes travaux de thèse sur la didactique du français juridique, la réflexion interculturelle (de Martine Abdallah-Pretceille également) m'a donné les éléments pour trouver une tierce voie entre un relativisme radical stérile, et un universalisme qui l'est tout autant.

Ce processus a été long (il n'est d'ailleurs pas terminé !), et la contradiction, je l'ai aussi ressentie. La lecture des travaux de M. Abdallah-Pretceille m'a aussi beaucoup aidé à la dépasser. Mais c'est surtout l'herméneutique (dont M.

Abdallah-Preteceille se réclame d'ailleurs dans un de ses ouvrages : 2003 : 25) qui m'a permis de trouver une position théorique viable. La perspective herméneutique (celle de Ricoeur et Gadamer) offre en effet des arguments forts pour sortir d'une « perspective objet ». Parmi mes principales sources d'inspiration se trouvent des chercheurs qui combattent (souvent activement et vivement), un certain objectualisme scientifique : en droit (P. Legrand, 2006 ; P. Legendre, 1999 ; F. Ost, 2004 ; etc.) ; et en SDL (mon directeur de thèse, D. de Robillard, 2008, ou encore F. Rastier, 2001) principalement. Tous s'inscrivent dans une « épistémologie de l'inter- », que G. Jucquois considère comme relevant de l'ancienne question herméneutique (1997 : n.p.). Je me suis inspiré de ces travaux pour trouver une voie, celle que l'on peut nommer avec certains chercheurs scandinaves (Dahl, Jensen et Nynäs, 2006 ; Dahl, 2005) et avec certains didacticiens allemands (Schäfer, 2000), d'« herméneutique interculturelle », voie qui permet d'échapper à certaines contradictions...

FD : Actuellement, je ne ressens plus cette contradiction au niveau théorique. En effet, les sources que je mentionne et les idées que je mets en scène (comme tout chercheur) me semblent « en cohérence ». Bien sûr, je discute ceux contre qui je « me bats » (cf. Dervin, à paraître). Mais les analyses que j'ai proposées sur divers contextes (mobilités estudiantines, couples binationaux, didactique des langues...) m'ont souvent mis mal à l'aise, car je les ai ressenties comme une « violence symbolique ». Je suis conscient du fait que ces analyses ne sont pas toujours assez réflexives (quel est mon impact sur celles-ci ? comment j'y contribue ?) et tendent à souligner trop les voix des participants à mes études dans une visée parfois objectivisante. Je le reconnais. M. Abdallah-Preteceille qui a été ma directrice de thèse a théorisé, mais elle n'a jamais « analysé » de données. J'ai toujours tenté de le faire, car d'une part cela était obligatoire (doctorats, publications, projets de recherche), d'autre part, il m'a semblé important d'illustrer cette approche « renouvelée » de l'interculturel pour gagner en crédibilité, surtout en la combinant avec certaines approches de la linguistique qui vont dans le même sens, telles que l'énonciation, le dialogisme et d'un certain côté l'analyse conversationnelle (mon milieu est essentiellement linguiste « dur » en Finlande) et aussi pour proposer des applications didactiques de la démarche renouvelée de l'interculturel – et éviter ainsi d'être simplement dans du discours qui peut paraître vide, voire « mou », et surtout porter à confusion.

MD : Oui, au niveau théorique nous avons des « outils ». Mais dès que l'on entre en contact avec l'autre (en recueillant et analysant des « corpus », ou de manière informelle), ces perspectives sont mises à l'épreuve ; ce qui aboutit, dans certains travaux sur l'interculturel, à ce que vous avez nommé l'attitude « janusienne » (affirmer haut et fort la labilité des cultures, tout en tenant des propos essentialistes, culturalistes, voire déterministes). Ce que m'a apporté l'herméneutique pour penser l'interculturel, c'est sa capacité à ne pas occulter nos réflexes « catégorisants », culturalistes, qui me semblent en partie inévitables (je le constate tous les jours avec mes étudiants) : la notion, réhabilitée par Gadamer (1996), de *préjugé / préjugement* (jugement premier, mais non définitif), intégrée comme étape dans la dynamique spiralaire de la compréhension (le « cercle herméneutique »), me semble sur ce point très

porteuse : l'idée n'est plus de combattre le préjugé par une raison scientifique abstraite pour atteindre la Vérité (idéal des Lumières), mais la réflexion sur ses propres « anticipations de sens » (*idem*) doit permettre d'élaborer une compréhension non pas *vraie*, mais plus *pertinente* au regard des enjeux de la relation interculturelle. Et je crois que l'éducation interculturelle a pour objectif d'initier ce processus réflexif : pourquoi je me représente l'autre de cette manière ? ; quels sont les « à partir de » et les « en vue de » de mes représentations de l'altérité ? ; celles-ci sont-elles pertinentes au regard d'un projet relationnel, etc. Or, l'interculturel est souvent réduit à un relativisme constatatif de différences qui, finalement, n'interroge que peu le caractère construit de celles-ci. Ceci me semble fréquent dans les pratiques d'enseignement des langues, mais concernant les discours scientifiques, je suis d'accord avec vous pour dire que le problème est quelque peu différent : les productions scientifiques doivent montrer une certaine cohérence...

FD : L'une de mes motivations en analysant, surtout en combinant les méthodes issues de l'analyse des discours de type énonciatif ou dialogique, est aussi de dénoncer un certain nombre d'impostures qui me semblent très (trop) présentes dans les nombreux domaines qui travaillent sur l'interculturel (le « janusien » que vous mentionniez). De nombreux chercheurs sont actuellement d'accord que le culturalisme et l'essentialisme sont à combattre ; néanmoins ils accompagnent leurs études par des analyses que je trouve cristallines, de type analyses de contenu qui ne font que répéter ce qu'affirment les participants aux études plutôt que de se pencher sur le non-dit de leur discours, en allant en profondeur dans ce qu'ils mettent en avant et surtout dans ce que le chercheur lui-même co-construit dans son étude. C'est ce que je souhaite dénoncer actuellement en travaillant sur des corpus d'articles de recherche qui ont travaillé divers aspects de l'interculturel. Le verbe dénoncer est peut-être trop fort, mais je souhaite mettre le doigt sur ce problème qui « pourrit » la recherche sur ce phénomène. Ma prochaine étape est de revenir sur mes propres travaux. Nous sommes d'accord néanmoins que les catégories ne peuvent être évitées et qu'il est quelque peu naïf d'imaginer que le chercheur ou l'enseignant pourront s'en débarrasser.

MD : Nous avons tous des tendances à catégoriser, à occulter la complexité en cherchant des liens de détermination causale qui nous permettent d'attester, croyons-nous, de la pertinence de notre « analyse ». La cohérence nécessite une vigilance de chaque instant dans le temps réflexif que constitue l'écriture. C'est pour cette raison que je vous rejoins sur la nécessité de débusquer les tendances culturalistes ou janusiennes de certains discours scientifiques – et aussi de revenir sur ses propres contradictions. Par ailleurs, je pense que ces éventuelles tensions théorie/analyses sont en partie liées à *ce que l'on attend d'un chercheur*, attente institutionnelle qui entre en conflit avec les apports théoriques dont nous venons de parler². Quand j'ai rédigé ma thèse par exemple, j'ai ressenti cette pression institutionnelle pesant sur le chercheur :

² La raison scientifique reste très marquée par le sceau de la modernité, et nombre de réactions récentes au paradigme post-moderne (affaire Sokal, pour ne citer que la plus célèbre ; Sokal et Bricmont, 1997) montrent que cela n'est pas près de changer...

pour la section Sciences du Langage du Conseil National des Universités (France), si vous n'avez pas de corpus, vous n'avez pas de thèse. En revanche, l'explicitation de l'expérience du chercheur, de son historicité ne semble pas du tout impérative. Et c'est peut-être même à éviter, pas très scientifiquement « sérieux »...

FD : Je pense que nous sommes confrontés actuellement aux mêmes problèmes que rencontre l'anthropologie, comme le démontre très bien Alban Bensa (2010) dans son dernier livre d'entretiens. Entre autres : le chercheur devrait s'impliquer davantage dans les analyses qu'il produit, car il contribue à ses données et doit le reconnaître.

MD : Je ne connais pas l'ouvrage d'A. Bensa que vous mentionnez, mais il me semble que c'est également ce que dit S. Caratini dans *Les non-dits de l'anthropologie* (2004).

FD : À un séminaire doctoral en Suisse où je parlais récemment, une étudiante demandait si le fait qu'on lui demande d'intervenir en tant qu'éducatrice sur son « terrain » allait poser des problèmes pour ses données et son étude et si elle devait donc dire clairement à ses « informateurs » qu'elle n'était pas autorisée à le faire... je lui ai répondu qu'elle devait bien sûr s'impliquer et en discuter tout au long de son travail de thèse pour bien souligner la tension entre position de chercheur et acteur et montrer donc le lien fondamental entre les deux.

MD : Oui, et montrer ce lien passe par l'explicitation d'un « parcours interprétatif » (Rastier, 2001) : la signification (des propos d'informateurs par exemple) n'est pas un « déjà-là » dont un raffinement technique du traitement du corpus, de plus en plus poussé, permettrait d'extraire l'essence, mais le fruit d'un parcours interprétatif qui donne sens au corpus, et qui mérite donc d'être explicité. Donc, du « corpus », de l' « analyse », tout en montrant les limites et en proposant autre chose en complémentarité.

FD : Les limites de l'analyse identifiées et la nécessité d'implication du chercheur posée, il me semble pourtant que se critiquer ou critiquer les collègues soient assez mal perçus par les chercheurs. Que faut-il faire alors ? Éviter les conflits avec ceux qui rejettent « nos » approches ou les opposer justement lors de colloques ou dans des revues critiques ? « Suivre le mouvement » ?

MD : Là, c'est une grande question... Jeune chercheur, je ne me suis heurté à ces résistances que de manière marginale, même si je les perçois dans les débats actuels qui traversent mon champ de recherche. Néanmoins, la dynamique conflictuelle de la recherche me semble essentielle : « par le dialogue, *nous pouvons être d'accord sur notre désaccord* » (Simard, 2004 : 225), c'est-à-dire que nous pouvons arriver à mieux comprendre en quoi nous nous opposons au discours de l'autre. On peut ainsi espérer faire bouger les lignes, celles de son propre discours et celles de l'autre³.

Qu'est-ce que l'interculturel ?

³ Mais il est vrai que la confiance en un rôle « régulateur » du conflit chez les herméneutes se heurte au facteur « rapport de force » qui est pourtant bien souvent déterminant pour « trancher » entre les interprétations (mais l'option rationaliste est plus loin encore d'une telle réflexion...). Rapports de force qui nécessitent un engagement certain...

FD : Revenons un peu à l'interculturel. Il me semble vital de faire de l'ordre dans la compréhension du concept, qu'il s'agisse en recherche ou dans les discours du quotidien. Cela me semble être d'une grande nécessité pour les chercheurs novices, qui peinent à faire le tri dans la littérature. La dichotomie, interculturel/interculturalité, me paraît ici essentielle. Disons d'abord qu'elle est soit mal comprise soit peu relevée. Je considère que ma démarche et la votre, se situent dans l'interculturalité, c'est-à-dire une vision processuelle, en mouvement du travail des co-constructions qui s'effectuent entre des personnes issues de « pays différents » lorsqu'elles interagissent. L'interculturel, c'est pour moi la version figée, culturaliste et donc déterministe de ces rencontres. Une question que l'on me pose souvent à partir de cette compréhension de l'interculturalité, c'est quelle est la différence alors entre l'interculturalité et l'humain ? Ou bien pourquoi continue-t-on à séparer l'inter- et l'intra-culturel ? Vous voyez comment cette différenciation ? On voit bien dans ces remarques que l'interculturalité est alors un regard spécifique sur les phénomènes d'interaction, mais qu'elle n'est pas forcément différente d'autres types d'interaction. Vous êtes d'accord ? On pourrait d'ailleurs se demander si on continue à utiliser le concept d'interculturel pour créer un « marché » spécifique scientifique ?

MD : Tout à fait d'accord avec vous sur le fait que l'interculturel, dans sa version dynamique (interculturalité), n'est pas quelque chose d'aussi « spécifique » qu'un certain marché scientifique pourrait laisser penser. On en revient à ce que l'on disait tout à l'heure : l'interculturel me semble très lié à l'ancienne question herméneutique, c'est-à-dire une interrogation fondamentale sur le processus de compréhension de l'autre, de l'humain. Pour ce qui est de l'inter- et de l'intra-culturel, à vrai dire je ne vois pas très bien la différence ... Qu'est-ce que l'intraculturel ?

FD : Bonne question... Regardez par exemple les livres que je viens de finir d'éditer avec mes collègues suisses (Lavanchy et al., 2011). On n'y traite que de contextes d'« étrangers ». Il y a à mon avis tout un marché que les maisons d'édition, les scientifiques (qui ont besoin d'une identité, d'être classés quelque part) utilisent. Je continue à utiliser le terme interculturel pour me définir et donc d'un certain côté je contribue aux malentendus, à la dichotomie inter-/intra—, mais aussi aux « impostures ».

MD : Je continue à l'employer également. Et, comme vous, je me suis posé la question : face à l'affaiblissement de la notion, à son incessant galvaudage, à l'utilisation « utilitaire » que vous venez d'évoquer, faut-il pour autant l'abandonner ? Est-ce une notion qui nous empêche de penser ? M. Abdallah-Preteceille, qui, en France, a participé à l'essor de la notion proposait en 2003 un ouvrage, sur les questions interculturelles, mais dont le titre ne faisait pas apparaître la notion : *Former et éduquer en contexte hétérogène. Pour un humanisme du divers*, comme s'il y avait une volonté de dire que l'interculturel n'est pas un concept pour analyser les « cultures », mais bien plutôt une démarche (humaniste) d'appréhension de l'hétérogénéité, de la diversité de l'humain. P. Blanchet et D. Coste (2010), avance prudemment la notion d'*alterculturel*, avant de considérer qu'il faut peut-être mieux s'en tenir à

l'existant. Et je pense de même. Je crois qu'un des enjeux pour redonner son effectivité originelle au concept est l'importance que l'on accorde au préfixe et au radical dans la définition du terme : « Le centre de référence d'une formation à l'interculturel, c'est toujours *l'inter* : c'est-à-dire ce qui se produit entre, avec et sur chacun des partenaires de la perception, de l'action, de la relation de coopération ou de conflit » (Demorgon et Lipiansky, 1999 : 9).

FD : À propos de l'ouvrage de M. Abdallah-Pretceille de 2003, il est d'ailleurs intéressant de voir qu'il est le moins cité et que son *Que Sais-Je ?* ou le livre de 1986 sont omniprésents. Cela serait-il révélateur de ce phénomène ? L'inter- est bien sûr plus important, intéressant et stimulant que le radical... mais on continue à insister sur le « culturel »... même si souvent le terme est utilisé de façon systématique, sans être ni précisé ni critiqué. Dans leur livre « *Seeing culture everywhere* », Breidenbach et Nyíri (2009) notent à ce propos que « *culture is the talk of the day. Yet it is more often than not a black box. Many people talk about culture, yet most are not able to describe and define it, let alone point to its actual impact and importance in their institutions and areas of work* » (ibid. : 23). C'est souvent le cas pour les chercheurs, et je dois avouer que je ne comprends pas pourquoi on continue à l'utiliser dans un sens si vide en recherche... Il y a quelques années, inspiré par Z. Bauman (2010), j'avais essayé de proposer la protéophilie (« appréciation des diverses diversités ») pour me démarquer du concept « fourre-tout » d'interculturel, mais ça n'a pas « pris », le terme est maladroit et ne séduit pas... Les diverses diversités s'opposent d'ailleurs à la diversité omniprésente, mais réductrice (la diversité, c'est l'Autre, pas moi l'individu, et encore moins le chercheur !) en ce qu'elle suggère la prise en compte de la complexité de TOUS. J'aime beaucoup cette citation de Bergson, qui à mon avis est assez symptomatique de ce qui se passe pour l'interculturel : « Essayer un concept à un objet, c'est demander à l'objet ce que nous avons à faire de lui, ce qu'il peut faire pour nous. Coller sur un objet l'étiquette d'un concept, c'est marquer en termes précis le genre d'action ou d'attitude que l'objet devra nous suggérer » (Bergson, 1938 : 199).

MD : Alors, je voulais revenir là-dessus avec vous, notamment à propos de la *liquidité*...

FD : Oui j'ai repris le liquide de Zygmund Bauman pour opérer une différence entre une interculturalité solide (culturalisme, essentialisme) et une interculturalité liquide (l'humanisme du divers de M. Abdallah-Pretceille ou « ma » protéophilie). Mais je dois avouer que là encore ça n'a pas trop fonctionné. En fait l'image du liquide est souvent mal comprise : il n'y a pas de liquide sans solide, pas de solide sans liquide ; mais cet aspect est souvent ignoré. En outre, l'un des points les plus importants dans cette compréhension de l'interculturel est bien sûr qu'en tant que chercheur, je contribue à la construction de ces éléments... que le solide et le liquide dépendent aussi de moi... Mais rarement cela est pris en compte...

MD : Une question : le paradigme de la liquidité, qui me plaît bien, s'attaque au *radical* (« culturel »), mais la définition de l'interculturel d'Abdallah-Pretceille, comme « mode d'intelligibilité » (2003) part clairement du *préfixe*, non ? Jucquois évoque une « épistémologie de l'inter »...

FD : C'est ambiguë d'un certain côté chez elle, car elle continue à parler de culture (et d'interculturel !) – même si elle pluralise le terme ou le transforme en culturalité pour dessiner un processus de construction. Je lis souvent des recherches où elle n'est pas comprise (culturalité est alors pris pour un simple synonyme de culture, en lui donnant une connotation plus « moderne ») ou citée pour soutenir le culturalisme... Est-ce lié à cette ambiguïté ? Je comprends votre interrogation : prôner un interculturel liquide, alors que l'inter- prime, c'est un peu comme dire « on a besoin d'air pour respirer ». Parfois, il faut entrer dans l'évidence pour essayer de dialoguer, de se faire comprendre et faire changer les choses.

MD : De mon côté, je me suis posé la question suivante : si l'on considère l'interculturel comme un « mode d'intelligibilité », un processus de compréhension herméneutique, peut-on encore considérer les moments de « solidifications » (fréquents... chez les « scientifiques » comme chez tout un chacun) comme des « erreurs de jugement », des « biais » ? Ou plutôt comme des moments « normaux » du processus de compréhension ? Mais vous avez déjà répondu à cela il me semble...

FD : Oui je suis d'accord mais depuis plusieurs années, je « milite » contre de nouvelles formes de culturalisme chez les chercheurs (d'autres formes de dichotomies qui apparaissent) tout en sachant que le combat est un peu perdu d'avance... Je crois qu'il se cache derrière ma façon de traiter cette question, ma propre souffrance face à ces aspects, surtout dans mon enfance. D'un certain côté on peut poser la question : pourquoi essayer de modifier ce qui ne pourra pas changer ? Toutefois, je pense qu'on peut « militer » pour aider à faire face à cette contradiction, voir aller un peu au-delà ou bien simplement s'interroger plus sur les conséquences des figements sur le soi et l'autre et pourquoi pas, agir contre ? Mais d'un certain côté, vous mettez le doigt sur un aspect essentiel : on retombe quand même un peu dans l'idée qu'il y a une vérité... i.e. le liquide, et qu'il faudrait absolument atteindre – alors que ce n'est pas vraiment possible, car classer, catégoriser, etc. sont des phénomènes sociaux vitaux... Ainsi il y a danger que le liquide devienne une nouvelle *doxa*...

MD : Oui : et l'évolution des catégorisations vers quelque chose de plus « approprié » à la situation altéritaire ne peut être que du ressort des individus, et l'intérêt d'une éducation interculturelle est de faciliter ce processus. Vous parliez de « contextes interculturels » : si on part de l'idée que l'interculturel est un mode d'appréhension de l'altérité, cette expression convient-elle toujours ? C'est une question que je me pose...

FD : Tout à fait d'accord, j'ai mis des guillemets, car je réfère à un discours que je considère comme circulant dans les discours du quotidien et de recherche. On peut le supprimer et mettre « contextes de rencontre »...

Positionnements du chercheur

FD : Si on revient sur le rôle du chercheur dans nos sociétés... surtout lorsqu'il travaille sur un thème aussi « brûlant » que l'interculturel... En fait le terme rôle n'est peut-être pas si satisfaisant, car il suggère en quelque sorte la stabilité, le

figement. J'y préfère positionnement qui paraît plus dynamique. Donc en termes de positionnement il me semble que le chercheur devrait avoir une position politique claire lorsque l'on parle des questions d'interculturel. Cela inclut entre autres dénoncer les abus des politiques, des institutions, des collègues (mais aussi les siens !) à travers nos travaux. Pour ce faire, il faut entrer d'une certaine façon dans le « jeu des analyses » ou démontrer en posant des regards cohérents sur des discours et actes. C'est pour cela par exemple que je « m'amuse » depuis quelques années à faire émerger les impostures d'institutions telles que le CELV/EMCL⁴ du Conseil de l'Europe, mais aussi de certains chercheurs de l'interculturel, en termes conceptuels et méthodologiques. Pour ce faire, je passe les textes produits à la moulinette d'une analyse des discours, qui permet de faire émerger ce que j'aime appeler les « impostures de l'interculturel ». Ma lecture d'un article de recherche sur l'interculturel (dans n'importe quel domaine) commence toujours par un relevé des discours autour de concepts de base tels que culture, identité, diversité, etc., des concepts que je qualifie de « canulars », car ils sont souvent vides et non définis par les chercheurs en question, comme je le disais plus tôt. À partir de là, j'observe les contradictions potentielles entre l'utilisation de ces concepts et les résultats proposés, ou simplement la méthode, l'interprétation mises en place. Ces relevés permettent de souligner les contradictions, mais aussi le manque de respect potentiel envers les participants aux études, qui trop souvent sont altérés par les chercheurs. Toute recherche digne d'une interculturalité renouvelée, c'est-à-dire qui reconnaît les contradictions des situations de recherche, qui émet des hypothèses de recherche plutôt que des résultats clairs et solides, et surtout la co-construction des phénomènes « observés », va au-delà de ces éléments. Qu'en dites-vous ?

MD : Oui, je suis assez d'accord avec cela : à partir du moment où l'on considère que le chercheur ne propose pas *une vérité*, mais *une interprétation*, le conflit est nécessaire pour « faire le tri ». Dans mes recherches, je fais également ce travail critique sur les discours de l'interculturel. Ce travail est nécessaire pour lutter contre l'« affaiblissement » de la notion (Blanchet et Coste, 2010), qui, dans les discours des chercheurs sur l'interculturel se manifeste de deux manières me semble-t-il : par le tropisme du « culturel » (la valeur fondatrice du préfixe est bien souvent mise de côté) qui produit le culturalisme dont nous parlions à l'instant ; mais aussi par l'angélisme d'une certaine conception du *dialogue interculturel / des cultures*⁵, qualifié de « recouvrement idéaliste des problèmes » par J. Demorgon (2005), ou d'« humanisme mou » par F. Jullien (2008), et qui conduit à envisager la question de la vérité dans un relativisme aussi stérile que l'approche rationaliste à tendance universalisante.

FD : La vérité oui un terme très important, mais qui divise toujours les chercheurs. L'autre jour à un séminaire doctoral, une chercheuse dite confirmée accusait un jeune doctorant d'être trop subjectif dans son travail, car il travaillait

⁴ Centre Européen pour les Langues Vivantes / European Center for Modern Languages.

⁵ Le *Livre blanc sur le dialogue interculturel* du Conseil de l'Europe (2008) constitue un bon exemple de cet angélisme : le dialogue y est en effet systématiquement présenté *positivement* comme un moyen d'éviter la conflictualité interculturelle.

sur « sa propre ethnie ». En d'autres termes, elle l'accusait de ne pas pouvoir atteindre la « vérité » scientifique en travaillant sur son Même. Quand je lui ai demandé si elle croyait à l'objectivité et la vérité, elle m'a dit que oui... Comme si les « données » permettaient d'objectiviser une altérité, une expérience, une identité, une culture... Au passage, j'aime beaucoup ce que nous rappelle R.D. Laing (1967) sur les données (*data*) : en fait on est face à des captées (*capta*), des éléments récoltés et co-crésés par le chercheur plutôt qu'à des faits « naturels » qui tombent du ciel...

MD : Et là on touche au politique, à la place du chercheur dans la société : l'objectivité, c'est la garantie de l'expertise. L'analyse de « données », dans la recherche en linguistique en particulier, garde une place centrale pour cette raison : dire que le sens est essentiellement dans un *produit* (le signe, le corpus), et non essentiellement dans un *processus* (un « parcours interprétatif »), cela permet 1) de se rapprocher de l'objectivisme des sciences de la nature, 2) et en conséquence d'affirmer un position d'expert, *connaissant* (au sens de « contrôler », « maîtriser ») le sens de l'objet, et non le *construisant* à partir de son histoire, de ses visées (« en travaillant son Même » comme vous l'exprimez). On retrouve ici l'opposition classique entre les « sciences qui 'expliquent' [et les] sciences qui 'interprètent', le caractère de scientificité n'étant évidemment pas attribué de la même manière aux secondes qu'aux premières » (Jucquois, 1999 : n.p.). Interpréter, c'est renoncer à l'objectivité pour exposer sa finitude de chercheur... Expliquer, c'est se poser en expert.

FD : Oui tout à fait, et il faut entrer dans ce jeu pour être reconnu ! À plusieurs reprises, je me suis retrouvé à des colloques ou séminaires où le dialogue sur ces questions était impossible. Proposer une interculturalité renouvelée qui s'éloigne de la doxa scientifique sur les questions de rencontre déstabilise, car de nombreux chercheurs « vivent » de cette objectivisation de la science. Que dire en plus des médias ? Je me souviens d'une collègue qui, lorsqu'elle avait soutenu sa thèse en Finlande, les médias s'étaient intéressés à elle, car elle avait « démontré » que les étudiants finlandais de français écrivaient plus vite (et mieux !) que les étudiants français natifs. Même si elle n'avait qu'une dizaine de participants à son étude, le journal avait titré l'article : « les Finlandais écrivent mieux le français que les Français ». Déterminisme affligeant qui effraie, mais dont le chercheur qui veut avoir une certaine présence sociétale (critère d'évaluation des chercheurs en Finlande d'ailleurs), doit accepter... Personnellement, je le refuse ; j'ai parfois fait face aux médias finlandais (par exemple lors de « la crise des banlieues » en France en 2005) et tout comme Bourdieu l'a souligné (1996) les journalistes voulaient du concret, du rapide et surtout du compréhensible (i.e. pour l'auditeur). Avec l'interculturalité renouvelée, on a besoin de temps, d'explications et comme on l'a déjà dit, on n'offre pas souvent de réponses concrètes à des « problèmes ». Mais il faudrait travailler avec eux... Dans ce sens, je suis en train de rédiger actuellement un ouvrage de « vulgarisation » sur ces questions en finnois avec mon amie et collègue Laura Keihäs. Le marché finlandais est saturé par les livres culturalistes...

MD : L'expertise, c'est pourtant ce que demande le politique (au sens strict) au chercheur...

FD : Oui tout à fait, il faut à ce politique des réponses concrètes...

MD : J'aime beaucoup la formule de l'anthropologue et historien du droit P. Legendre: « trop d'interprétation serait jouer du piano avec un marteau » (Legendre, 1974 : 8). Pousser l'effort interprétatif en s'exposant dans sa recherche, n'est-ce pas prendre le risque de « casser le piano », de casser une relation d'expertise valorisée ?

FD : D'où la question fondamentale du rôle du chercheur ?

MD : Il me semble qu'il sert en partie à poser des questions, à « *ouvrir des possibilités de sens* » (Gadamer, 1996 : 398) plus qu'à donner des réponses concrètes, immédiates ?

FD : À nouveau, je suis d'accord avec vous. Les jeunes chercheurs ont souvent du mal à comprendre cela, ils partent avec l'idée qu'ils vont trouver une réponse à leurs questions...

Comment faire face aux dérives de l'interculturel en didactique ?

FD : On en vient là au concept de la compétence interculturelle... un concept qui aussi connaît de nombreuses « impostures », entre discours purement culturalistes et déterministes à la « Hofstede » (l'un des représentants du culturalisme par excellence en recherche) aux discours ambigus et lutte contre les représentations et culture au singulier en didactique des langues.

MD : Oui, c'est vrai que les discours sur la compétence sont ambigus, et cette ambiguïté explique qu'ils soient souvent traduits dans le concret de la salle de classe par une transmission cumulative de *connaissances* sur l'autre. Pour travailler la *compétence interculturelle*, je serais pour ma part tenté de parler d'*incompétence* : au-delà de la boutade et du paradoxe, j'aime bien l'idée de Gadamer selon laquelle c'est la reconnaissance de sa « finitude essentielle » qui permet une ouverture à l'étrangeté. Conscientiser sa « docte ignorance », pour reprendre la formule du théologien médiéval Nicolas de Cues, me semble très productive : je « solidifie » certes, parce que je suis humain, fini, mais, prenant conscience de cela, je peux, éventuellement et avec l'autre, construire une compréhension renouvelée, plus appropriée. C'est un levier didactique intéressant je crois, qui permet de dépasser un discours de la *connaissance* (l'enseignant qui « rectifie » les « mauvaises » représentations culturelles de l'apprenant), qui n'est autre qu'un discours de *la Vérité*.

FD : Bien sûr, le point que vous soulevez sur les dimensions évacue toutes tentatives d'évaluation de l'interculturel – comme on a tenté de le faire. À mon avis, ce qui est « évaluable » dans un contexte éducatif, ce sont des savoir-faire scolaires ou académiques, par exemple savoir identifier et analyser les aspects dont nous venons de parler. Cela veut dire aussi que pour l'enseignement, l'enseignant doit s'impliquer davantage dans ses actes de formation et mettre fin aux visions objectivisantes du soi et de l'autre. Parlons d'ailleurs un peu des enjeux didactiques d'une approche interculturelle herméneutique ou liquide. J'ai essayé dans mon enseignement à Turku de changer beaucoup les choses quand je suis arrivé, on était encore dans le culturalisme pur et dur...

pour les étudiants parfois c'est difficile, car ils choisissent d'étudier des langues pour les aspects « altérité » solidifiés - ce qui est respectable, car d'un certain côté on est tous un peu comme ça... Toutefois je fais face à des spécialistes de français qui vont devoir dans leur profession jouer le médiateur entre la « Finlande » et la « France » ou les « pays francophones » (ou n'importe quel autre pays d'ailleurs, pourquoi réduire ces espaces ?). Il me semble donc important de les aider à sortir du figement et d'aller voir ailleurs. Mais parfois j'ai l'impression de me battre contre tout un monde, car les collègues sont souvent culturalistes et ils vont donc « casser » un peu ce que je propose (ou bien, et c'est parfois le cas, servir de « corpus » à mes étudiants qui les analysent). Je vois chez un certain nombre d'étudiants apparaître une nouvelle façon de voir le monde, d'accepter justement que l'on solidifie, mais aussi une envie de faire changer un peu les choses dans la mesure du possible. Le processus est parfois douloureux pour certains...

MD : Cela fait partie des dimensions téléologiques de la compréhension de l'autre : je solidifie en idéalisant (ce que vous appelez ailleurs xénophilie), ce qui ne veut peut-être pas dire que c'est définitif.

FD : J'ai eu des cas intéressants (instabilité psychologique ?) où le retour sur soi et la réflexion critique ont trop déstabilisé. Les compétences protéophiliques sur lesquelles je travaille avec mes étudiants (i.e. savoir noter les actes d'identification, savoir écouter les discours sur l'interculturel et en tirer des conclusions pour prendre des décisions quant à comment réagir) s'éloignent justement d'une objectivisation des rencontres et mettent l'individu au centre. Je réfute ainsi toute « grammaire des cultures », tout « civilisationnisme ». C'est un véritable fléau à l'université : comme on tend à être dans l'autre objectivé, le soi n'est jamais là et donc ça choque de devoir se mettre au centre (et aussi par exemple d'entendre le prof s'auto-analyser !).

MD : Oui, je vois ce que vous voulez dire. Le retour sur soi que nécessite toute réflexion sur les processus interculturels peut être déstabilisant, car touchant à l'intime... et il est bien plus confortable de se réfugier dans des « constats » sur l'autre objectivé.

FD : Parlons un peu des représentations et des imaginaires, concepts centraux dans une approche liquide de l'interculturel. En effet, on s'éloigne de la Vérité et considère qu'on est forcément dans la (co-)construction. Je suis tout à fait d'accord avec vous que la dénonciation de ces éléments et surtout leur pseudo-remplacement par des « vérités » politiquement correctes à la Zarate (1993) ne servent à rien... je pense que ça commence à se « savoir » et à « s'appliquer » ? L'important, à mon avis, vous serez sans aucun doute d'accord, c'est d'apprendre à les déconstruire, à les recontextualiser, comme vous disiez. Mais pour rendre cela possible : quels « outils » ? Par exemple comment travailler vous ces représentations ?

MD : A s'appliquer, pas si sûr... J'ai des étudiants de master 1 FLE (à distance : la plupart sont déjà en poste à l'étranger), et l'on travaille sur la question des représentations : il leur est demandé de concevoir des propositions d'activités pour réfléchir avec des apprenants aux représentations de l'altérité. Leur attitude est très souvent de proposer des activités de « chasse » aux mauvaises

représentations, avec une vision globalement négative des représentations perçues comme « obstacles » à la Vérité.

FD : Oui et ils proposent à nouveau d'autres représentations... d'autres hiérarchies, d'autres visions du monde... ce qui fait partie de la vie sociale bien sûr, mais cela n'aide peut-être pas, car ils servent de « témoins » (surtout s'ils sont « natifs »).

MD : Comment travailler ces représentations avec des étudiants, des apprenants de langues étrangères ? Il me semble qu'initier une réflexion sur le processus de co-construction des représentations interculturelles, c'est déplacer le cœur de l'intervention vers l'analyse des *processus* de compréhension/comparaison de l'altérité (comment comprend-on l'altérité, à partir de quoi et en vue de quoi ?), et non plus sur les *résultats* (quel que soit le nom qu'on leur donne : représentations, stéréotypes, etc.). L'enjeu formatif dépasse le simple champ des représentations interculturelles, et touche à la « connaissance de la connaissance », qui pour E. Morin constitue l'une des priorités de l'« éducation future » (Morin, 2000). Dans mon domaine de spécialisation, la didactique du français juridique, je propose de partir du travail du juge interprétant la loi, présenté comme « exemplaire » du processus de compréhension par Gadamer, dans un long paragraphe de *Vérité et Méthode* (1996) : s'interroger sur *comment le juge comprend-il le droit ?* - à partir d'une expérience, d'une histoire, d'objectifs, d'un contexte, etc. - permet d'aboutir à une réflexion plus large sur *comment comprend-on l'autre ?*, et de réintroduire de la subjectivité. Une telle démarche s'oppose à ce que je retrouve souvent dans les travaux de mes étudiants, très centrés sur les produits (les représentations) et peu sur le processus de compréhension, avec généralement deux étapes dans leurs propositions didactiques : 1) mise en évidence des représentations ; 2) rectification à l'aide des activités proposées par l'enseignant.

FD : Oui c'est intéressant comme démarche... Mais comprennent-ils ce que vous attendez d'eux ? Les déconditionnez-vous avant de faire tout cela ? Car il faut l'admettre, c'est un long travail... Ou alors ont-ils suivi d'autres cours avant ?

MD : Alors, c'est une proposition didactique que je détaille dans ma thèse, pour un public spécifique d'apprenants en français juridique, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de la mettre en oeuvre. Néanmoins, ce dispositif part d'une expérience d'enseignement ou j'avais cherché à initier chez mes apprenants une relativisation de leurs représentations du droit français (souvent marquées par une forme d'idéalisation : droits de l'homme, Code Napoléon, pays du droit, etc.). Cette solution m'est apparue très insatisfaisante, en contradiction avec ce que j'essaie de développer aujourd'hui.

FD : Allez-vous essayer maintenant ? Quels problèmes voyez-vous ? Quelle place pour la théorie par exemple ?

MD : Oui, j'aimerais proposer cela, l'essayer. Et je pense que, dans une telle démarche, la théorie est inévitable ! Il me semble que l'interculturel ne peut faire l'économie d'une réflexion théorique, même avec des apprenants étrangers...

FD : Tout à fait d'accord, mais quand on a un cours de 25 heures, quelle place lui accorder ? Car les étudiants ont déjà une idée de certaines théories de l'interculturel (surtout culturalistes...). Il faut pouvoir « renforcer » cet

apprentissage comme on dit en anglais et avoir un minimum de progression... et cohérence dans les objectifs fixés.

MD : Oui, tout à fait. Ma proposition, en français juridique, de partir de la compréhension du juge interprétant la loi, permet d'allier théorie et pratique!

FD : Cela nous montre qu'on ne peut éviter les catégories en recherche (liquide, solide, janusien). Un peu comme le concept d'ethnocentrisme, que vous critiquez...

MD : La question que je me pose, est de savoir si le « centre » (présent dans la notion) n'est-il un autre nom pour la culture, l'identité, etc., autant de concepts identifiés comme problématiques ? N'est-ce pas les reconduire d'une autre manière ? Si l'on veut lui substituer une autre figure géométrique, l'image herméneutique du « cercle » (ou plutôt de la spirale) ne rend-elle pas mieux compte de ce qui se passe quand nous rencontrons l'autre (l'inscription historique reste, mais évolue) ? L'idée, très utilisée en didactique, du « décentrement » me paraît sacrifier à l'idée d'une possible objectivité : on se décentre pour abandonner ses « biais ».

FD : À nouveau, je vous suis dans votre raisonnement. On est bien là dans une tension qui d'un côté représente le rejet du figé en recherche et enseignement-apprentissage, mais d'un autre côté, la continuation d'une certaine objectivisation du Soi et de l'Autre, sous de nouvelles formes. Ce sont là deux points essentiels dans ce que nous venons de discuter et il faut continuer à souligner cette tension et à trouver des moyens non pas de la dépasser (c'est impossible comme nous l'avons dit), mais de la placer au centre des travaux. Cela veut dire aussi s'accorder, en tant que chercheur ou enseignant, une place plus visible dans ce que nous faisons.

Bibliographie

ABDALLAH-PRETCEILLE, M., 1986, *Vers une pédagogie interculturelle*, Paris : PUF.

ABDALLAH-PRETCEILLE, M., 2003, *Former et éduquer en contexte hétérogène. Pour un humanisme du divers*, Paris : Economica.

ALOUÏ, D. (dir.), 2010, *Recherches en éducation*, Education et formation interculturelles : regards critiques, CREN.

BARBOT, M.-J. et DERVIN, F. (dir.), 2011, *Revue d'éducation permanente*, Autonomie et interculturalité, CNAM.

BAUMAN, Z., 2010, *Identité*, Paris : Carnets de l'Herne.

BENSA, A., 2010, *Après Lévi-Strauss, pour une anthropologie à taille humaine.*, Paris : Textuel.

BERGSON, H., 1938, *La Pensée et le Mouvant*, Paris : PUF.

BLANCHET, P. et COSTE, D. (dirs.), 2010, *Regards critiques sur la notion d' 'interculturalité'. Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle*, Paris : L'Harmattan, coll. « Espaces Discursifs ».

BOURDIEU, P., 1996, *Sur la télévision*, Paris : Raisons d'agir.

- BREIDENBACH, J. & NYIRI, P., 2009, *Seeing culture everywhere*, Washington : University of Washington Press.
- CARATINI, S., 2004, *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris : PUF.
- CARIGNAN, N., CARR, P.R. et THESEE, G. (éds.), 2010, *Les faces cachées de l'interculturel*, Paris : L'Harmattan.
- DAHL, Ø, 2005, « La dynamique de la communication interculturelle », *Cahiers du RIFAL*, n°25, pp. 29-40.
- DAHL, Ø., JENSEN, I. et NYNAS, P. (dirs.), 2006, *Bridges of understanding. Perspectives on intercultural communication*, Oslo : Oslo Academic Press.
- DEMORGON, J., *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*, Paris : Economica, 2005.
- DEMORGON, J. et LIPIANSKY, E. M. (éds), 1999, *Guide de l'interculturel en formation*, Paris : Retz.
- DERVIN, F., 2010, « Pistes pour renouveler l'interculturel en éducation », *Recherches en éducation*, Education et formation interculturelles : regards critiques, CREN, pp. 32-41.
- DERVIN, F., à paraître, "A plea for change in research on intercultural discourses: A 'liquid' approach to the study of the acculturation of Chinese students", *Journal of Multicultural Discourses*.
- GADAMER H.-G., 1996, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris : Seuil.
- HOLLIDAY, A., 2010, *Intercultural communication and ideology*, London : Sage.
- JUCQUOIS, G., 1997, « Aspects de la diversité dans les sociétés contemporaines occidentales », *DiversCité Langues*, vol. I, n.p.. URL : <http://www.telug.quebec.ca/diverscite/bienvenue.htm> (consulté le 25 août 2008).
- JUCQUOIS, G., 1999, « La diversité... de la diversité », *DiversCité Langues*, vol. IV, n.p.. URL : <http://www.telug.quebec.ca/diverscite/bienvenue.htm> (consulté le 3 septembre 2010).
- JULLIEN, F., 2008, *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue des cultures*, Paris : Fayard.
- LAING, R.D., 1967, *The Politics of Experience and the Bird of Paradise*, Harmondsworth : Penguin
- LAVANCHY, A., GAJARDO, A. et DERVIN, F., 2011, *Anthropologies de l'interculturalité*, Paris : L'Harmattan.
- LEGENDRE, P., 1974, *L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*, Paris : Seuil.
- LEGENDRE, P., 1999, *Sur la question dogmatique en Occident*, Paris : Fayard.
- LEGRAND, P., 2006, *Le droit comparé*, Paris : PUF.
- OGAY, T., 2001, *De la compétence à la dynamique interculturelles. Des théories de la communication interculturelle à l'épreuve d'un échange de jeunes entre Suisse romande et alémanique*, Berne : Peter Lang.
- OST, F., 2004, *Raconter la loi. Aux sources de l'imaginaire juridique*, Paris : Odile Jacob.
- RASTIER, F., 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris : PUF.

ROBILLARD, D. (de), 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, vol. I : *Démons*, vol. II : *Ornithorynques*, Paris : L'Harmattan.

SCHAFER, S., 2000, « Herméneutique interculturelle : présentation d'une notion récente », In : HOLTZER, G., et WENDT, M. (éds), *Didactique comparée des langues et études terminologiques*, Frankfurt : Peter Lang, pp. 39-50.

SIMARD, D., 2004, *Éducation et herméneutique : contribution à une pédagogie de la culture*, Laval : Presses de l'Université de Laval.

SOKAL, A., et BRICMONT, J., 1997, *Impostures intellectuelles*, Paris : Odile Jacob.

ZARATE, G., 1993, *Représentations de l'étranger et didactique des langues*, Paris : CREDIF.